





SHANA KEERS

**LIVE  
TO LOVE**

La puissance de l'argent

Saison 2 – Tome 1

Nouvelle édition

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-3282-4

© Shana Keers

Crédits photos :

\* couverture : Depositphotos | kiuikson – réf. 146331687 / subbotina – réf. 21975757

\* vecteurs mise en page : iStock | Quarta\_\_ – réf. 843763626 / Depositphotos | @angelp – réf. 3657728 / tartila.stock.gmail.com – réf. 235629434

Design de couverture : Nathalie Machado

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avertissement de l'auteur : cette œuvre comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte. Elle vise un public averti. L'auteur décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune.

# BIOGRAPHIE

Shana Keers est née en 1971 dans un village du Limousin. Avec des parents libraires, elle grandit entourée de livres et très vite, elle se passionne pour la lecture, mais ce n'est que tardivement qu'elle ressent l'envie de coucher sur papier les scénarios qui trottent dans sa tête.

En premier lieu, elle propose ses histoires sur la plateforme Wattpad. Puis, repérée par une maison d'édition, elle se lance dans l'aventure.

C'est une révélation et les lecteurs sont au rendez-vous.

Après près de deux ans dans l'édition traditionnelle et deux sagas publiées (*LIVE TO LOVE* et *IMMORALITÉ*), elle choisit de se lancer, seule, dans l'autopublication de ses ouvrages et la réédition de ses premiers romans.

Aujourd'hui, elle vit toujours à la campagne et se consacre à temps plein à sa passion, entourée de son mari, de ses trois enfants et d'une ribambelle d'animaux domestiques.

Tous les liens pour contacter l'auteure, ainsi que sa bibliographie, sont indiqués à la fin de l'ouvrage.

A stylized, handwritten signature of the author, Shana Keers, in black ink. The signature is written in a cursive, flowing style with a large initial 'S' and 'K'.



# CHAPITRE 1



## ÉLISA

D'un geste brusque, je ramène ma valise vers moi et la mets debout pour essayer de gagner de la place.

— À l'allure à laquelle tu es partie, tout ne rentrera pas dans ton « super cadeau » ! se moque Thomas qui m'observe sans bouger du seuil de la porte où il a pris racine. Tu veux de l'aide ?

Je sors la tête du coffre de ma Polo, et pour toute réponse, tire la langue à Monsieur l'Inspecteur des travaux finis qui lève les yeux au ciel face à mes gamineries. Puis, je reprends le cassette chinois dans lequel je suis emmêlée depuis une bonne demi-heure : loger dans ma nouvelle voiture tout ce que je compte ramener à Bordeaux. Pour le moment, c'est loin d'être gagné !

Récapitulons ! Le gros sac de vêtements, que Justine et moi avons mis une journée entière à trier dans l'armoire de ma chambre, est indispensable au renouvellement de ma garde-robe bordelaise. J'ai d'ailleurs redécouvert des tenues dont j'avais complètement oublié l'existence et qui dormaient sur les étagères depuis l'été maudit d'avant mes dix-huit ans. Ma guitare tient en équilibre par-dessus, mais je n'ai pas le choix, les sièges arrière vont être occupés par les bagages de Justine et Antoine.

Il faut aussi garder une place pour Sam et... j'ai encore des sacs posés à mes pieds.

*Bon sang !*

Je grogne avec pour seule envie celle de tout envoyer valser au milieu de la cour gravillonnée.

Depuis mon réveil, je suis sur les nerfs, car nous sommes vendredi après-midi, ce qui sonne la fin de mes vacances chez mes parents. Elles ont été merveilleuses, mais au lieu de profiter des derniers instants, je ne fais que ressasser les points noirs des heures à venir.

Ce soir, Camille et Daniel prendront l'avion pour Melbourne et je ne les reverrai qu'à Noël.

Mon retour à Bordeaux va me plonger dans une réalité qui n'aura rien de commun avec mes quelques jours ici, hors du temps. Je suis consciente que le pire nous attend : Thomas m'a beaucoup parlé des relations conflictuelles qu'il entretient avec son père depuis toujours et, même s'il a essayé de me cacher la gravité de la situation, je sais que nous allons devoir affronter un tyran qui n'hésitera pas à faire tout ce qui est en son pouvoir pour nous séparer. Sans compter que je vais devoir retourner à la fac et supporter Chloé et ses railleries.

— J'espère que tu seras plus détendue ce soir, poursuit Thomas, l'air lubrique.

Je hausse les épaules en grimaçant. Je l'espère aussi, mais compte tenu de mon état de stress actuel, rien n'est moins sûr.

Pourtant, je devrais être ravie. Il s'est proposé de raccompagner ma sœur et mon beau-frère jusqu'à l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle et, par la même occasion, il m'offre un week-end dans la capitale. Un week-end en amoureux avant de

retourner dans notre vie bordelaise. Sauf que, pour apprécier, encore faudrait-il que je ne pense pas à tous les à-côtés. Je vais devoir laisser *ma* nouvelle voiture et *mon* félin préféré à Justine et Antoine qui rentrent directement sur Bordeaux. Et pour couronner le tout, Thomas a décidé de me présenter à ses amis, David et Virginie, qui ne sont toujours pas au courant de sa réelle identité, et donc il compte en profiter pour leur dire la vérité. Je ne sais pas grand-chose sur eux, hormis qu'ils ont vécu en colocation tous les trois pendant leurs études de langues à Paris et, d'après Thomas, ce sont de sacrés loustics. Alors, comme ma précédente rencontre avec Tina, Romain et Nicolas ne s'est pas très bien passée, je ne suis pas très enthousiaste. Je suis même carrément angoissée à l'idée de rentrer, à mon tour, dans *la* vie de Sexy-man, avec en prime un tyran nommé Jack Andrews qui tire les ficelles.

*Bon sang de bon sang !*

Je fais de mon mieux pour que Thomas ne se rende pas compte de ma mauvaise humeur, mais à en croire son léger sourire en coin, je suis sûre qu'il n'est pas dupe.

Je bouge pour la énième fois les affaires de place dans ce coffre de malheur et finis par laisser échapper un soupir d'impuissance. J'ai beau me dire que deux jours, rien que tous les deux, ça vaut toutes les concessions du monde, ma conscience qui, ces derniers temps, était devenue ma deuxième meilleure amie après Justine, arrive à peine à m'exciter tellement je suis stressée. En plus, ce ne sont que des détails, mais je manque de sommeil et je crève d'envie de déboutonner mon jean qui me rappelle à chaque mouvement que j'ai dû prendre une taille de pantalon en une semaine.

*Non ! Décidément, aujourd'hui, rien ne va.*

Je relève un peu la tête et regarde en biais à travers la vitre arrière, au moment où une silhouette multicolore déboule derrière Thomas.

*Justine !*

Elle le bouscule d'un léger coup de hanches, puis son énorme valise à la main, elle se plante au milieu de la cour et me dévisage, moqueuse.

— Dis donc, Sexy-man, scande-t-elle en se tournant vers lui, je ne sais pas ce que tu lui as fait cette nuit, ou plutôt ce que tu ne lui as pas fait, mais il va falloir remédier à ça quand tu seras à Paris, mon cher ! Je veux que tu me la ramènes en pleine forme et totalement épanouie. Parce que là, ça laisse à désirer.

Je me déplie et souffle pour la énième fois. Non seulement la plus extravagante rousse de la planète n'a pas profité de ce séjour au calme à la campagne pour modifier ses habitudes en matière vestimentaire, mais rien n'a changé au niveau de son manque de discrétion.

Si j'osais, je lui crierais que mon amant a été exceptionnel cette nuit et que j'en suis toute courbaturée. Mais je ne suis pas d'humeur à participer à son humour graveleux et je me contente de lever les yeux au ciel.

— Dites-moi, Mademoiselle Schwartz, réplique Thomas, moqueur, n'auriez-vous pas eu votre compte, vous aussi ?

— Je crois que oui, en effet, ajoute-t-elle sans se démonter. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai un peu pitié de ma meilleure amie.

Ils éclatent de rire en même temps et je m'enfonce dans le coffre tout en priant pour que, malgré la porte d'entrée restée entrouverte, mes parents n'aient rien entendu.

— Punaise ! Tais-toi ! grondé-je les dents serrées, alors qu'elle passe le nez au-dessus de l'appuie-tête pour me lancer un clin d'œil. T'es dingue ! T'as oublié qu'on n'était pas tout seuls ou quoi ?

— Dites donc, Mademoiselle Ronchon, il me semble que vous ne vous êtes pas préoccupée du bruit que vous pouviez faire ces derniers jours.

Elle cale sa grosse valise entre la banquette arrière et le siège conducteur, puis se met à ricaner à mon haussement d'épaules.

— Pas faux, renchérit Thomas depuis l'entrée de la maison. Elle a fait beaucoup mieux d'un point de vue sonore.

Sa voix railleuse est tout aussi indiscreète que celle de Justine. Du coup, je plonge presque en entier dans le coffre quand ils se mettent à rire à gorge déployée.

Bon sang ! Ma meilleure amie a trouvé un bon public pour ses blagues salaces et lui en redemande ! Ces deux-là s'entendent comme larrons en foire depuis le début de nos vacances et moi, je recommence à chercher un trou de souris totalement invisible.

C'est vrai ! Thomas et moi ne nous sommes pas privés de sexe durant la semaine. Mais je croyais que, depuis l'épisode de la douche, nous avions été plus discrets. Pas assez apparemment !

Au bruit des gravillons qui crissent derrière moi, je sais qu'il se rapproche. Je reconnais son pas appuyé, et surtout, son parfum musqué qui effleure mes narines. J'évite de regarder par-

dessus mon épaule pour ne pas être déconcentrée trop vite, car s'il me touche, ou même s'il me frôle, je ne serai peut-être plus aussi angoissée, mais plus capable de rien non plus. C'est d'ailleurs mon plus gros dilemme de ce début d'après-midi : me débrouiller seule et pester contre tout et n'importe quoi pour me défouler, ou recevoir son aide et lutter contre mes pulsions.

— Tu ne veux vraiment pas un coup de main ? insiste-t-il en glissant une des siennes sous l'ourlet de mon gilet en laine.

Je laisse échapper un léger couinement, car ses doigts espiègles se sont frayé un passage sous mon pull et pianotent le long de ma colonne vertébrale, réveillant ma libido que ma mauvaise foi, doublée d'une tête de mule, s'efforçait d'étouffer pour me trouver une raison supplémentaire à mon humeur de chien.

Rien à faire, je commence à frissonner. Je me redresse contre son torse et ferme les yeux le temps de savourer ses caresses qui ont maintenant atteint mon nombril. Son souffle chaud dans ma nuque se mêle à sa langue qui goûte la peau de mon cou et, déjà, des papillons virevoltent un peu partout dans mon abdomen.

*Déconcentration totale activée. Merde !*

— OK, glousse Justine en sortant de la voiture l'air satisfait. Si Sexy-man s'occupe de tout, je m'éclipse ! Antoine doit encore être sous la douche, je vais... aller lui demander de se presser.

*Tu parles ! À d'autres !*

— Tu vois que tu avais besoin de moi, ma chérie, murmure Thomas à mon oreille alors que les sous-entendus lubriques de ma meilleure amie ont un effet immédiat sur mon entrejambe.

Aussitôt, je bloque ses poignets pour éviter que ses mains ne montent plus haut... ou ne descendent plus bas.

— Tu triches ! soufflé-je d'une toute petite voix. Je ne suis pas en position de défense !

— J'aime bien l'idée de rester dominant quand même ! Et puis, il faut que tu te détendes un peu. Laisse-moi au moins m'occuper de ça.

Je libère sa main et le sens sourire contre ma nuque. Ses doigts baladeurs ont atteint le bonnet de mon soutien-gorge et je frissonne.

— Dis-moi, petite coquine, tu es vite excitée ! Comment est-ce possible ?

*Vite ? C'est un euphémisme !*

Les pointes de mes seins doivent être dures comme du bois et mon string commence même à s'humidifier. Il y a longtemps que j'ai arrêté de me demander comment je pouvais être aussi réceptive avec lui alors que j'étais à la limite de la frigidité pendant des années.

— Chuttt ! N'insiste pas. Je n'ai pas envie de toi.

Ma voix saccadée est si peu convaincante qu'il étouffe un rire moqueur.

— Tu mens très mal, tu sais.

D'un mouvement sur mes hanches, il me fait pivoter et je me laisse happer par la profondeur de ses yeux émeraude qui s'aimantent aux miens.

— Moi, j'ai une folle envie de te faire l'amour, poursuit-il, emprisonnant ma taille de ses bras puissants. Tu devrais avoir pitié de la petite bête sans défense qui, au fond de mon pantalon, ne dort pas depuis des jours à cause de toi. Elle adore quand tu

joues la demoiselle Ronchon justement. Et maintenant, elle s'impatiente.

Je suis son regard dirigé vers sa braguette. Hors de question que je plaigne sa « bête » qui est loin d'être « petite » et ne manque jamais d'arguments pour plaider elle-même sa cause.

*Et puis... la douche est occupée de toute façon !*

— Je ne suis déjà pas fortiche dans le rangement, mais si tu me déconcentres, je n'y arriverai jamais ! Enlève tes mains de là.

— À vos ordres, Mademoiselle De Sacco ! me taquine-t-il en m'adressant un salut militaire. Ou devrais-je peut-être dire l'excitante excitée Mademoiselle Ronchon ?

Il fronce le nez et me propose une grimace si drôle que je ne peux plus résister. Je me pends à son cou et me jette sur ses lèvres. Il me presse contre lui et grogne quand ma langue rencontre la sienne.

— Puisque je vais devoir supporter un jean beaucoup trop serré jusqu'à Paris, je te jure que ce soir, je me vengerai, murmure-t-il contre ma bouche.

J'adore sentir l'effet immédiat que j'ai sur lui. Tout comme lui sur moi, et comme chaque fois que je suis dans ses bras, j'écoute son cœur battre à travers son sweat et je vibre d'impatience. D'ailleurs, si ma sœur, désormais habituée à nos démonstrations amoureuses, ne s'était pas raclé la gorge derrière nous, je ne l'aurais pas entendue s'approcher. Je quitte les lèvres les plus délicieuses du monde et soupire devant l'air démoralisé de Camille, toujours en pyjama.

Aujourd'hui, je suis maudite et je vais devoir faire face à la première vraie frustration de ma vie : laisser se consumer tout

seul le brasier que Thomas vient d'allumer à l'intérieur de moi et assister à ma propre combustion spontanée.

— Tu veux que je te fasse déprimer ? ricane-t-elle tout en me reluquant étrangement de la tête aux pieds. Il va falloir prévoir un attache-remorque à ta voiture. Maman compte te donner la moitié de son frigo.

— S'il faut en plus rentrer une glacière dans cette bagnole, alors là, j'abandonne.

Dépitée, je saisis ma guitare et la tends à Thomas qui hausse les épaules.

— Je n'ai plus qu'à me résoudre à la laisser ici, soupiré-je avec une moue boudeuse.

De toute façon, je me trouve assez d'excuses pour ne pas travailler sans avoir la tentation de gratter quelques notes, et si Justine ne m'avait pas suppliée pour que je l'emporte, la poussière aurait continué à s'amonceler dessus.

Sans dire un mot, Thomas rentre dans la maison, mon instrument sous le bras, tandis que Camille me dévisage avec un air réprobateur que je n'aime pas du tout.

*Retour à la case « stress et compagnie ».*

— Quoi ?

— Minette, tu comptes faire cette gueule jusqu'à ce qu'on soit partis ou tu essaies de profiter jusqu'au bout sans te prendre la tête ?

S'il y a une personne sur Terre à qui je me suis juré de ne plus jamais rien cacher, c'est bien ma sœur. Elle pensait tout connaître de moi jusqu'à ces derniers jours, et il nous a fallu de multiples discussions pour qu'elle cesse de culpabiliser de

n'avoir rien compris à mon mal-être et de ne pas avoir été là pour m'aider.

Je m'appuie contre l'aile de la voiture et soupire... encore une fois.

— Je vais essayer.

Elle s'avance, me prend dans ses bras et colle sa bouche contre mon oreille.

— Minette, arrête de te poser une question à la seconde et profite.

*Facile à dire !*

L'argent est au centre des préoccupations de Jack Andrews et un conflit s'annonce pour qu'il m'accepte. En plus, j'ai beau avoir digéré le fait que l'homme que j'aime sera, plus ou moins vite, à la tête d'une fortune considérable, je n'arrive pas à m'habituer au train de vie qui en découle. Ma sœur le sait très bien.

Désespérée, je jette un œil en biais vers mon coffre et pointe du doigt la montagne de paquets et de cartons.

— Regarde-moi tout ça. Je comprends qu'il veut me faire plaisir, mais... je te l'ai déjà dit, j'ai... bon sang... J'ai l'impression qu'il m'achète... J'ai passé les vacances les plus merveilleuses de toute ma vie, mais... ça... je...

Je me tais, prise soudain d'un vertige.

La semaine a été bien remplie et je n'ai pas eu le temps de m'apitoyer sur mon sort. Ma sœur et moi avons fait la course à vélo dans le chemin de la maison en riant à gorge déployée comme lorsque nous étions enfants. Nous avons organisé des petits karaokés dans le salon sous les regards amusés de Justine, Antoine et Thomas, qui ont pu remarquer à quel point je

chantais comme une casserole. J'ai même découvert les joies du bowling où j'ai eu la chance du débutant... Bref, c'était génial et chaque moment est gravé dans ma mémoire comme un pas de plus vers ma renaissance. Mais Camille a aussi insisté pour faire du shopping dans le centre de Brive, et dans presque chaque boutique, Thomas m'a acheté quelque chose. J'ai fini par ne plus m'extasier devant les vitrines pour qu'il ne s'engouffre pas à l'intérieur et dépense sans compter : sous-vêtements sexy que je ne montrerai à ma sœur pour rien au monde, plusieurs paires de chaussures, une chaîne hi-fi compacte dernier cri... Même Sam a eu droit à un arbre à chat ! À cette vitesse-là, je ne pourrai plus mettre un pied devant l'autre dans mon studio et j'ai la désagréable impression d'être une poupée que l'on veut pomponner.

Pourtant, comment pourrais-je lui reprocher d'aller au-devant de mes désirs dans le but de me rendre heureuse et de me faire oublier mon passé ?

— Il est très amoureux, reprend ma sœur en caressant ma main. Ses yeux parlent à sa place, c'est flagrant. Quant à toi, tu n'es jamais aussi belle que dans ses bras. Alors, il est peut-être un peu maladroit quelquefois, mais il essaie de faire de son mieux.

En vérité, je me cherche des excuses pour râler. Tout ça parce que je ne me sens pas prête à quitter la petite bulle dans laquelle je me suis jetée à corps perdu pendant presque une semaine. Je crains que Thomas se réveille un matin et s'aperçoive que son père a raison. Que les torchons ne se mélangent pas avec les serviettes. Que cet état de légèreté dans lequel nous vivons

depuis samedi dernier n'est qu'éphémère. Je l'aime tellement que j'ai peur de souffrir, et cette fois, de ne jamais m'en remettre.

Ici, dans mon univers, je me sens protégée. Tout ce dont j'ai besoin est réuni : mes parents, mes amis, ma sœur, mon prince charmant dont j'ai profité à mille pour cent, et mon chat d'amour. Rien ne peut entacher mon bonheur. Rien. Sauf le temps qui passe et la vie qui reprend peu à peu son cours et me conduit inexorablement vers la dure réalité.

— Cam, j'ai une trouille monstrueuse ! grimacé-je, les doigts emmêlés dans une mèche de mes cheveux. Son père... tout cet argent... toutes nos différences... J'ai beau me dire qu'il y a plus grave que d'être bourré de fric, j'ai peur de ne pas être à la hauteur.

— Minette, fais-lui confiance. Faites-*vous* confiance, merde ! Tu es la femme la plus forte que je connaisse. Tu as vécu le pire, alors promets-moi d'aller de l'avant sans te retourner et d'apprécier le meilleur, comme tu l'as fait ici. Lui aussi va avoir besoin de toi, tu sais.

Consciente qu'elle a malgré tout raison, je hoche la tête et elle me répond par un clin d'œil entendu.

— Je te promets de faire tout mon possible, dis-je tout bas alors que Thomas réapparût, les bras encombrés par une grosse glacière.

— Qu'est-ce que je disais ! soupire ma sœur. Maman est en train de vider son frigo !

Je lève les yeux au ciel.

Depuis le week-end dernier où j'ai lâché la bombe du siècle, ma mère m'offre tout et n'importe quoi, comme si elle compensait pour se faire pardonner de ne pas avoir pu arrêter

le pire. Elle a fait augmenter mon forfait téléphonique pour me permettre d'appeler Camille plus souvent. Elle m'a acheté de nouveaux CD et, évidemment, elle reste obnubilée par mon alimentation... Comme Justine. Comme Thomas. J'ai beau lui répéter qu'elle n'est pour rien dans ce qui m'est arrivé, que je vais bien, elle fait la sourde oreille.

— Tu devrais dire à ta mère que nous ne vivons pas sous les ponts, murmure Thomas, moqueur. Je crois que si tu ne l'arrêtes pas, elle va dévaliser la cuisine !

Il pose son chargement sur les graviers, devant le coffre de ma voiture, et glisse ma main dans la sienne.

Je tremble. À cet instant précis, et au-delà de mes inquiétudes, ce qui m'interpelle est ce « nous » qu'il a employé. Bien sûr, je l'ai prononcé à de multiples reprises moi aussi, mais aujourd'hui, il me donne la chair de poule.

*« Nous » comment ?*

Thomas semble oublier que tout ce qui *nous* attend justement risque fort de faire de ce « nous » un espoir incertain. En grande pragmatique, je sais qu'il reste encore de nombreux points à régler avant de parler d'un « nous » qui suppose un avenir sur le long terme. Je veux croire que la puissance de notre amour sera suffisante pour combattre celle de l'argent, mais il y a des jours où ma nouvelle positive attitude fait des siennes. Comme aujourd'hui.

Son sourire s'efface devant mon œil sombre et, pendant quelques secondes, nous entamons une discussion silencieuse, mêlant nos échanges de regards et ses soupirs. Il a compris. Il sait qu'il va trop vite, nous avons abordé le sujet de notre différence sociale plusieurs fois.

— Désolé, finit-il par lâcher, l'air contrit.

Je me tourne vers ma sœur qui me fait les gros yeux.

*Bon sang ! Il n'y a pas deux minutes que je lui ai fait une promesse et déjà, je dérape !*

Je me fustige toute seule. Camille ne sera pas toujours là pour me remettre sur le droit chemin et je compte faire en sorte qu'elle s'occupe de Daniel, comme Justine d'Antoine, au lieu de passer son temps à me remonter les bretelles. Et puis, après tout, depuis que la vérité a éclaté, je me suis juré de profiter de chaque moment sans réfléchir à demain, non ?

Je coince mes lèvres entre mes dents et Thomas noue son bras autour de ma taille.

— Je t'aime, murmure-t-il en se pressant contre ma poitrine, comme s'il avait peur que je lui échappe. Tout ira bien.

Aujourd'hui, nous nous aimons, une vie sexuelle épanouie rythme notre quotidien et je suis devenue addict de son corps. Mais demain ?

Merde quoi ! Miss Godiche doit me foutre la paix et poser ses valises ici pour rejoindre celles que j'ai laissées au cimetière la semaine dernière.

Je m'empare goulûment de sa bouche qui n'est qu'à quelques centimètres de la mienne et me tends contre lui quand ses mains s'insinuent sous mon pull.

— Je t'aime.

Aussitôt, je réalise que, pour la première fois, je le dis à voix haute devant ma sœur qui m'offre son plus large sourire. Je vole un autre baiser à cet homme incroyable qui sait me libérer de ma torpeur permanente, puis je traverse la cour en direction de

la maison. Je suis légère, comme si l'ultime rempart à une nouvelle vie venait de s'effondrer.

Cette semaine, j'ai presque tout osé : les gestes tendres en public, les cris à peine étouffés dans la salle de bain, les lieux risqués pour nos nuits enflammées comme la cuisine ou le canapé du salon, mais je n'avais encore pas eu le courage de dire tout haut devant quelqu'un, ce que je lui répète des dizaines de fois par jour en privé.

— Maman ! lancé-je en pénétrant dans la cuisine. Je te rappelle que j'ai une Polo, pas un Touran ! Et puis, nous allons à Paris, dans un hôtel ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de toute cette nourriture ?

— Je sais, soupire-t-elle sans s'arrêter de faire la vaisselle. En attendant ton retour, Justine mettra tout dans ton frigo pour la semaine à venir. Tu dois t'alimenter, on ne vit pas uniquement d'amour et d'eau fraîche, ma chérie.

Je souffle. Ça, c'est sûr, ces deux éléments ne doivent pas être les seuls à la nourrir, elle. Ici, c'est toujours plus gras et plus lourd ! Lasagne, blanquette de veau, fajitas, burger maison... J'ai heureusement échappé au cassoulet et à la choucroute, mais je comprends maintenant tout à fait mon père et la raison de son embonpoint.

*Dieu du ciel ! Si je reste plus longtemps ici, mon estomac et mon foie ne s'en remettront jamais et ma future-ex-garde-robe deviendra vite mon ex-future-garde-robe !*

— Je l'aime, maman, et pour le moment, ça me suffit.

Elle pose une assiette sur le bord de l'évier et lève les yeux vers moi. Son regard étincelle et, devant son émotion et mon apaisement, j'enregistre dans un coin de mon cerveau de répéter

« je t'aime » haut et fort chaque fois qu'un brin de faiblesse réapparaîtra.

*S'il réapparaît...*

Du coup, je relève enfin une note agréable à mon départ et saute au cou de ma mère qui pousse un petit cri d'étonnement. Tout compte fait, il suffit d'un rien pour trouver la positive attitude.

— Je t'assure que même si je l'aime à la folie, je n'oublie pas de manger.

— Promets-moi que dorénavant, si tu as un problème, tu m'en parleras ?

— Je te le jure.

Deux promesses dans la même journée ! Maintenant, plus de retour en arrière possible. Il en va de ma crédibilité envers ma famille.

*Il n'y aura plus de sentiments d'infériorité ! Basta<sup>1</sup> !*

J'embrasse ma mère sur la joue et me décroche de sa nuque. Puis je prétexte de vérifier n'avoir rien oublié et rejoins ma chambre en trotinant. En fait, j'ai besoin de m'imprégner, une dernière fois, de l'air de cette pièce si particulière où tout a basculé, d'abord pour le pire et désormais pour le meilleur. Ici, où j'ai pris conscience que je voulais moi aussi *vivre pour l'aimer*. Lui et personne d'autre.

Je pousse la porte et m'adosse au chambranle en inspirant profondément.

Chaque phrase que Thomas m'a murmurée, chaque caresse qu'il m'a prodiguée sont gravées dans ma mémoire comme

---

<sup>1</sup> Basta = Ça suffit !

autant de petits morceaux du puzzle d'une nouvelle Éliisa qui se reconstruit peu à peu. Plus forte. Plus audacieuse. Pleine de rêves. Et terriblement amoureuse.

J'essuie une larme qui roule sur ma joue et attrape Sam qui se met à miauler de mécontentement quand je le fourre dans sa cage de transport posée sur mon bureau. Puis je referme délicatement la porte de ma chambre, comme pour préserver jusqu'au bout l'atmosphère sereine qui y règne.

Maintenant, je suis prête à affronter cette nouvelle vie qui m'attend.

— Adieu souris et mulots, et bonjour le luxe d'un superbe arbre à chat. Mon pauvre, te voilà relégué au second plan. Je t'aime quand même.

J'ai encore quelques progrès à faire quant au monologue que j'entretiens avec mon félin, mais je m'en fiche.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée à rêvasser, en tout cas, quand je regagne la cour, tout le monde est dehors, prêt au départ.

Mes parents embrassent Camille et Daniel qui se sont installés à l'arrière de la Mercedes. Justine, toujours aussi pétillante – et douchée pour la seconde fois de la matinée à mon avis – est déjà au volant de ma Polo. Quant à Antoine le flegmatique, il discute avec Thomas contre le coffre du véhicule. Ces deux-là ont été cul et chemise toute la semaine et, sans entendre leur conversation, je suis persuadée que ce faux timide s'applique à donner ses dernières recommandations d'usage à Monsieur Sexy-man en personne.

J'ai à peine le temps de poser la cage de Sam sur la banquette arrière de ma voiture que ma meilleure amie met le contact.

— Tout va bien se passer, murmure Antoine à mon oreille, d'une voix rassurante. Continue à regarder droit devant toi et à écouter ton cœur. Tu as une chance énorme de l'avoir rencontré.

— Je pourrais faire la même remarque à Discretion Zéro, susurré-je à mon tour alors qu'il s'assoit sur le siège passager. Merci pour tout.

Je m'en doutais depuis longtemps, mais maintenant, je suis sûre qu'il est un ami fidèle, une épaule solide sur laquelle je peux m'appuyer sans craindre de tomber. Ses conseils, diffusés avec parcimonie, ont joué un rôle crucial dans ma réconciliation avec Thomas. Et il est même allé jusqu'à annuler son contrat avec le fast-food pour passer ses vacances avec nous. Cet homme est une perle et j'espère que Justine, habituée aux aventures sans lendemain, en a conscience et ne le fera pas souffrir.

— C'est parti ! s'exclame-t-elle en faisant gronder le moteur. Les pneus crissent sur le gravier et je grimace.

Petite note supplémentaire à rajouter dans un coin de mon cerveau : étrangler Ju quand je la retrouverai à Bordeaux.

Les doigts de Thomas se mêlent aux miens et je jette un coup d'œil distrait et mélancolique vers ma vieille 205 stationnée devant le garage.

— Comment vas-tu l'appeler ? demande ma mère qui s'approche dans mon dos.

— Qui ?

— Ta nouvelle voiture !

— Je n'ai pas encore réfléchi. Viviane c'est... c'était ma première voiture, alors...

— Et une certaine nostalgie de ta période romantique, rajoute Thomas qui m'enlace avec tendresse.

— Je suis *toujours* sentimentale ! grommelé-je en lui tirant la langue.

Devant son sourire lascif, je sais à quoi il pense. Nos nuits passionnées et ma manière de me donner à lui ne riment pas avec un quelconque romantisme. Je suis un peu perdue à ce niveau-là. J'en suis encore au stade de l'exploration de mes désirs sexuels, mais j'aime ce que je découvre de mon corps et de mes envies.

Je prends place sur le siège passager de la Mercedes, devant Camille et Daniel, et nous attendons tous les trois que ma mère, qui n'arrête pas de parler, donne les dernières consignes à Thomas. Il écoute poliment et opine de la tête à chaque soupir de ma sœur qui s'impatiente. Enfin, au moins un quart d'heure après le départ des deux tourtereaux les plus improbables du monde, nous sommes, nous aussi, prêts à partir.

— Prends bien soin d'elle.

Pour la énième fois, maman rabâche à Thomas ce qu'il fait déjà et en profite pour lui caresser le bras.

*Ma parole, si elle n'était pas celle qu'elle est, avec l'âge qu'elle a, j'en arriverais presque à être jalouse qu'elle trouve toutes les excuses possibles pour le peloter !*

Heureusement, sa main finit par s'accrocher à celle de mon père qui vient de débarquer et qui, malgré son silence, m'enveloppe d'un regard bienveillant et touchant.

— J'y compte bien ! assure Thomas, l'air lubrique. Et mieux encore !

Je roule de grands yeux et sens mes joues s'échauffer alors que mes parents ne semblent pas comprendre le second degré de cette remarque.

*Ça, il prend soin de mon corps, sans aucun doute !*

Après les dernières embrassades, nous démarrons enfin.

— Maroon Five, ça te dit ? lance mon chauffeur personnel en glissant un CD dans l'autoradio.

— OK !

— Ma petite sœur va se mettre à écouter de la musique anglo-saxonne ! s'exclame Camille. Waouh ! Tu es un Dieu, Thomas !

*Dieu du sexe, c'est certain. Pour le reste... faut peut-être pas exagérer !*

— Y'a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, ma chérie, tente Daniel qui, comme d'habitude, n'ouvre la bouche que très rarement.

Tandis que la musique envahit l'habitacle, ils entament tous les trois une discussion sur les goûts et les couleurs qui se modifient chez chaque individu au fil du temps alors que, la tête rivée vers la fenêtre, je deviens songeuse.

Dans quelques heures, je vais devoir laisser ma sœur et mon beau-frère. Je ne suis plus triste. Je suis juste émue et encore toute retournée de ces retrouvailles magiques et tellement inattendues que Thomas m'a offertes pour mon anniversaire. Avec cette surprise, il a touché les profondeurs de mon cœur comme aucun homme ne l'a fait auparavant. En moins de sept jours, j'ai changé. Radicalement. Lui aussi. Considérablement.

Avons-nous trouvé notre équilibre dans cette transformation ? Est-ce juste une parenthèse avant de redevenir ce qui faisait de nous les complets opposés ? Frigidité et phobie contre hypersexualité et assurance ?

Sa main se pose avec douceur sur ma cuisse. Je frissonne et l'englobe de la mienne avec fermeté.

Peu importe tous mes questionnements. Je prends le risque de me brûler les ailes. Parce qu'il en vaut la peine et parce que je l'aime. Ainsi, une ultime fois, je soupire avec la ferme intention de chasser les dernières mauvaises pensées qui polluent mon cerveau. Puis je me décide à m'immiscer dans leur conversation.

*C'est le début d'une nouvelle vie. Alors, allons-y pour la première étape.  
Direction Paris.*



## CHAPITRE 2



### THOMAS

Du plat de la main, Éliisa essuie une larme discrète qui perle le long de sa joue. Elle pose sa tête sur mon épaule et glisse ses doigts entre les miens. Elle regarde Camille et Daniel passer le portique et s'éloigner dans les couloirs de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle.

Même si elle ne pleure pas à chaudes larmes, je sais qu'elle a un pincement au cœur de les laisser repartir à Melbourne, dans leur vie australienne dont elle ne connaît pas grand-chose.

— Regarde le bon côté des choses, ma chérie, Noël n'est pas très loin.

Le grand hall grouille de monde, mais je ne vois qu'elle et je n'ai besoin de rien d'autre que de la sentir contre moi. C'est fou comme sa présence m'est devenue indispensable. L'amour est un sentiment qui me surprend de jour en jour.

— Tu m'as vraiment fait le plus merveilleux des cadeaux, soupire-t-elle, le nez collé dans mon cou.

— Ce n'est que le début.

Je soulève son menton et plonge mes yeux dans l'océan des siens. Aujourd'hui, ce qui compte, c'est qu'elle m'ait pardonné

tous mes mensonges et qu'elle n'ait plus de doute sur ce que je ressens pour elle. Je suis déterminé à lui prouver encore et encore qu'elle n'a aucune crainte à avoir, même si, pour le moment, elle est encore réticente lorsque je lui offre un truc.

Je la prends par la main et l'entraîne à l'extérieur sur l'immense parking. Il est 22 h. Dans la pénombre et le froid, elle tremble comme une feuille, car sa petite veste en laine n'est pas suffisante pour la réchauffer. Nous courons jusqu'à ma voiture et dès que nous nous engouffrons à l'intérieur, elle consulte son téléphone. Puis elle pousse un profond soupir de soulagement.

— Je suppose que les deux zigotos sont arrivés à bon port ?

— C'est ça ! Sam et ma Polo sont hors de danger.

— Tu te rends compte ! Ils ont mis un temps fou ! Nous avons pu faire le double de kilomètres et avons attendu à l'aéroport alors qu'ils arrivent à peine !

— Ils ont dû s'arrêter sur l'autoroute, bougonne-t-elle, l'air contrarié. Ju aurait pu me tenir au courant quand même.

Je pouffe de rire devant sa grimace étrange et mets le contact. Le couple Justine-Antoine me sidère. Au premier abord, j'avais perçu chez cette petite rousse un tempérament de feu et une lueur lubrique dans ses yeux bleus. Mais je n'aurais jamais imaginé que derrière le sourire timide d'Antoine puisse se cacher une vraie bête de sexe, très à l'aise devant les allusions salaces et à répétition de *Discrétion Zéro*.

— Eh bien, ils ont dû baptiser ta nouvelle bagnole avant nous !

— Oh, bon sang ! s'écrie Éliisa en sursautant. Tu crois qu'ils ont osé ?

— Ils vont se gêner !

— Rappelle-moi de leur demander si ma voiture a servi de baisodrome.

Aujourd'hui, Éliisa n'a pas l'air de bonne humeur, alors je ne renchéris pas devant sa moue boudeuse et, sans la quitter des yeux, je fais glisser ma main le long de sa cuisse jusqu'à son entrejambe. Si elle réagit, c'est gagné.

— Qu'est-ce qui t'inquiétait le plus, ma chérie ? Laisser ton chat, ou que quelqu'un d'autre conduise ta Polo et en profite pour l'inaugurer avant nous ?

— Les deux, répond-elle, grognon. Mais maintenant que Sam et ma voiture sont arrivés sans encombre, j'avoue que je me sens mieux. Et puis, de toute façon, je ne peux pas revenir en arrière sur cette inauguration inattendue.

— Eh bien, puisqu'il y a un souci de moins dans ta petite tête, nous allons pouvoir passer une soirée en amoureux et en profiter. Je te rappelle que tu as laissé ma « bête » en mauvaise posture tout à l'heure.

D'un regard bref, je lui indique ma braguette, et quand elle se met à mordiller sa lèvre inférieure, je suis deux fois plus impatient, car je n'aurai pas à la supplier pour me soulager. J'appuie sur l'accélérateur et sors du parking.

*La nuit va être torride, ma belle !*

Pendant le trajet qui nous mène à l'hôtel, Éliisa appelle ses parents pour les prévenir de notre arrivée à Paris, puis elle retrouve son air pensif, la tête contre la vitre. Je sais ce qui cogite dans son cerveau et lui donne cet air nostalgique qu'elle tente de dissimuler : mon père et mon ambition. C'est ma faute. Je n'ai pas été assez évasif sur le chemin tortueux qui nous attend et, du coup, elle s'inquiète. Moi, je suis sûr que Jack ne lâchera

pas facilement la bride. Mais je veux montrer à Éli qu'en dehors de ça, elle a des a priori et que la vie parisienne peut être agréable. Qu'elle n'a pas à avoir peur. Que je l'aime assez pour concilier mon travail, ma vie privée et faire face à mon père.

— Paris est à nous ! m'exclamé-je en m'arrêtant à un feu. Que dirais-tu d'un dîner en tête-à-tête sur les Champs Élysées pour notre première soirée parisienne ? Restaurant de luxe avec repas hors de prix mis sur le compte de mon cher père, location d'une limousine et suite réservée.

Je lui chatouille le ventre à travers son pull, et comme je m'y attendais, ses pupilles se rétractent au fur et à mesure que ses yeux s'agrandissent. Du coup, j'éclate de rire. Je ne compte pas la faire rentrer aussi vite dans le monde qui est le mien, mais je me régale de la voir démarrer au quart de tour. J'aime sa spontanéité, sa fraîcheur, l'innocence avec laquelle elle se dévoile un peu plus chaque jour et cette lubricité nouvelle dans son regard. Comme maintenant qu'elle a compris que je blaguais.

— Humm... J'ai pensé à bien mieux ! dit-elle avec un sourire en coin. Il me semble que tu as des idées de vengeance qui me plaisent bien.

Je croise mes doigts dans les siens avec douceur et savoure les picotements qui envahissent mon bras et courent dans mon dos. À chaque minute qui passe, je l'aime davantage.

*Bordel ! Je serais prêt à déplacer des montagnes pour elle. Avec elle !*

— Alors, au diable le restaurant somptueux ! Je vais nous faire livrer quelque chose dans notre chambre pour nous ravitailler un peu. On risque d'en avoir besoin, tu ne crois pas ?

Elle se met à glousser, mais quand j'arrête ma Mercedes devant la façade du *Cripton*, le grand hôtel de luxe où je suis déjà descendu plusieurs fois, son sourire s'efface. Elle a beau faire son possible pour masquer sa surprise, les tremblements de ses doigts ne passent pas inaperçus entre les miens que je resserre doucement.

— Une princesse a le droit à tous les honneurs. Je veux bien faire l'impasse sur le restaurant haut de gamme, mais pas sur le lieu où nous allons passer le plus clair de notre temps.

— Il n'y a que toi pour me voir en princesse, et même si l'esthéticienne a fait un travail énorme, il n'y a que le père Noël pour effectuer un miracle. Autant dire personne !

Ma semaine passée H24 avec elle m'a permis d'ouvrir les yeux sur un point important : si Élixa est très à l'aise dans mes bras malgré ce qui lui est arrivé, elle a encore des progrès à faire sur l'image qu'elle se fait d'elle-même. Elle avance, « lentement » m'a-t-elle dit, dans l'acceptation de son corps pourtant magnifique et commence à prendre du plaisir à prendre soin d'elle. Cependant, son seul objectif est de me plaire, pas de *se* plaire. Ce connard de Grégoire a fait de sacrés dégâts psychologiques, et s'il n'était pas mort, je jure que je l'aurais tué de mes mains.

Bon ! Puisque la rassurer ne suffit pas, entamons la vitesse supérieure.

Je sors de ma voiture, lui ouvre la portière et donne mes clés à un voiturier qui nous salue d'un mouvement de tête. Puis nous passons la porte-tambour de l'hôtel.

— Je me sens ridicule dans ce jean, râle-t-elle sa main tremblotante cramponnée à la mienne. Tu aurais dû me prévenir, j'aurais enfilé une tenue plus adaptée.

— Primo, je te ferai remarquer que j'en ai un moi aussi et que je porte un simple sweat. Deuxio... humm... pour ce que nous allons faire, il n'est pas nécessaire d'être d'une élégance folle.

Elle glousse et me suit à petits pas serrés, les yeux rivés vers le sol en marbre. Je m'avance jusqu'au comptoir d'accueil en bois précieux qui s'étire sur toute la largeur du grand hall. Par automatisme, une hôtesse lisse son chignon blond cendré et, quand nous arrivons à sa hauteur, je me retiens de hoqueter de surprise en la reconnaissant.

*Saskia !*

Par acquit de conscience, je vérifie le prénom sur son badge.

*Putain ! C'est bien elle, merde !*

— Bonsoir, Monsieur Andrews, commence-t-elle en battant exagérément des cils. Votre suite est prête ! Votre dîner vous sera livré dans un petit quart d'heure.

*OK ! Et en plus elle me drague, génial ! Il ne manquait plus que ça !*

Pris d'un début de panique, je lui arrache ma carte magnétique des mains et tire Élisabeth jusqu'à l'ascenseur. Plus vite nous serons loin, mieux ce sera.

— Tu as une admiratrice dans cet hôtel ? grommelle cette dernière alors que j'appuie sur le bouton d'appel de la cabine. Tu es un habitué ?

J'attire Élisabeth contre moi, pressé de lui montrer à quel point il n'y a qu'elle qui compte.

— Je dors ici dès je monte sur Paris, rien de plus.

Je me garde de préciser que mon père y a une suite réservée à l'année et que, par facilité et surtout parce que je me suis toujours reposé sur ses idées, je n'ai pas cherché ailleurs. Seulement si Saskia est embauchée ici de manière permanente, il va falloir que j'envisage de trouver un autre endroit pour dormir.

Alors que je commence à grignoter la peau de son cou, Éliisa soupire d'aise sans pour autant quitter le hall des yeux.

— Serais-tu jalouse de cette hôtesse d'accueil ?

— Exclusive ! Je suis comme toi. Je déteste partager.

J'adore qu'elle soit jalouse alors que c'était une des principales raisons qui me faisait fuir auparavant.

— Justement, en parlant de ça, je t'ai promis que je ne me battrais plus, mais si un mec tourne trop près de toi, je le castre sur-le-champ.

— Ça tombe bien, je suis en plein dilemme. J'ai envie d'arracher les yeux de cette pimbêche qui continue à te reluquer, mais je crois que j'ai trouvé une solution plus douce à mon problème.

Sitôt sa phrase terminée, elle prend mon visage entre ses mains et, à ma grande surprise, fond sur mes lèvres comme lorsqu'elle a rabattu son caquet à Chloé à la fac.

*Moi qui pensais qu'elle n'était pas à l'aise ici, j'ai encore tout faux !*

Aussitôt, mon cerveau se déconnecte. Je me fiche moi aussi que l'on soit dans un palace parisien, entouré d'un personnel guindé et de clients coincés qui s'offusquent au moindre manque de bienséance. Peu importe la raison pour laquelle Saskia est dans cet hôtel. Je me fous de cette fille que je n'ai pas

vue depuis des années. Éliisa m'excite et j'ai envie d'elle. Point barre.

Je glisse mes mains dans les poches arrière de son jean et la serre plus fort contre moi.

— Aurai-je le droit à quelques préliminaires ?

Elle se contente de sourire. Je la pousse sans ménagement contre le miroir du fond et plaque mes paumes de chaque côté de sa tête. Elle est à ma merci et ses yeux qui pétillent me donnent une furieuse envie de faire des folies. Là. Maintenant. Tout de suite.

— Si j'avais les moyens d'arrêter la progression de cette cabine, je te jure que tu n'y monterais plus jamais sans penser à moi !

— Comme avec la douche ? demande-t-elle, haletante.

— Humm, oui ! Comme avec la douche.

Je faufile mes doigts sous son pull et effleure la peau bouillante de son ventre.

— Si tu savais comme j'aime quand l'allumeuse remplace la râleuse timide.

— Il n'y aura plus de Mademoiselle Ronchon, ni de Miss Godiche.

Elle enroule une cheville autour de la mienne et se tend contre moi. Rien que de penser à la chaleur qui doit se diffuser en elle en ce moment, ma queue s'affole.

— Bordel, Éli, pourquoi me chauffes-tu autant ?

— Parce que je t'aime, répond-elle avec une naïveté déconcertante.

Je souris contre sa joue. L'amour avec elle est la plus merveilleuse des découvertes. Un sentiment chaque jour

réinventé. Des montagnes russes qui me donnent le vertige à m'en rendre cinglé.

— Ma chérie, si tu continues, tu vas me créer un nouveau fantasme.

— Oh. Tu en avais déjà ?

— À vrai dire, j'en ai un depuis que tu m'as rendu complètement dingue de ton corps. Mais... On est arrivés !

Je lui pince les fesses au moment où les portes s'ouvrent. Avant que je n'aie le temps de lui demander si elle a aussi des fantasmes, elle se met à courir dans le couloir en rigolant, sans savoir où elle doit s'arrêter.

— Obsédé ! glousse-t-elle sans se retourner.

— Tu as une plainte à émettre ?

*Bordel ! Ce que j'aimerais qu'elle reste aussi détendue quand nous rentrerons à Bordeaux !*

— Je réfléchis, dit-elle avec espièglerie en me regardant la rejoindre. Tu manques un peu de persuasion.

Alors que j'arrive à son niveau, elle m'adresse un sourire lubrique et j'ai toutes les peines du monde à insérer la carte magnétique dans la serrure tellement je suis pressé.

*Plus que quelques mètres, quelques minutes, avant de sentir son corps nu contre le mien !*

— Mademoiselle De Sacco, vous êtes une élève bien trop insolente. Je vais devoir sévir.

Je cale mon bras dans son dos et ouvre la porte avec rapidité. Puis je la soulève sans difficulté et traverse un petit salon avant de pénétrer dans une chambre baignée de lumière où nous attend un lit gigantesque aux boiseries moulurées. Je nous renverse dessus et savoure son éclat de rire.

— Enfin seuls ! soupiré-je, essoufflé par l'envie.

— Oh ! Je ne vois pas ce que vous entendez par « enfin »,  
Monsieur Andrews !

Mes mains de chaque côté de sa tête, je me penche à quelques centimètres de son visage et frôle sa bouche impertinente du bout de mes lèvres.

— Tu n'as aucune idée du nombre de fois où je me suis retenu de ne pas te sauter dessus chez tes parents. Ne me fais pas regretter d'avoir eu un minimum de respect pour toi devant ta famille. Sinon... Je vais changer d'attitude, ma chérie ! Tu risques d'être rouge pivoine en toutes circonstances. C'est vraiment ce que tu veux ?

— Tu sais très bien ce que je veux, Thomas.

— La suite est totalement insonorisée, tu vas pouvoir crier de plaisir sans te retenir.

La respiration haletante, elle se trémousse sur le matelas, glisse une main entre nous et commence à déboutonner son jean. J'aime ses signes d'impatience et m'empresse de me redresser pour me déshabiller quand on frappe à la porte.

*Bordel ! C'est pas vrai !*

Je grogne et elle sursaute, puis elle se fige sur le lit, les yeux écarquillés.

— Ne crains rien, c'est le service d'étage, soupiré-je en me dirigeant vers l'entrée.

Le chef de cuisine s'est déplacé personnellement pour me faire un roman sur le contenu du repas qu'il vient d'apporter. Seulement, je suis trop excité pour tergiverser trois heures avec lui. Je lui fourre plusieurs billets dans la main et lui fais comprendre gentiment qu'il peut disposer.

*Oust !*

Enfin débarrassé, je me dépêche de faire demi-tour.

— C'était notre dîner, je...

Je suis bouche bée. Éliisa se déhanche avec volupté debout devant le lit et mes yeux manquent de sortir de leur orbite. Elle a eu le temps de se mettre en sous-vêtement. Et quel sous-vêtement ! Je connais son corps dans les moindres détails, pourtant la tenue qu'elle a enfilée est tout bonnement un appel au vice. Son soutien-gorge en dentelle noire épouse sa poitrine à merveille. Mon regard s'arrête sur le laçage en satin de la même couleur qui rejoint son string. Je devrais plutôt dire un mini triangle à travers lequel je devine son sanctuaire du plaisir.

*Oh, bordel !*

— Que penses-tu de l'ensemble sexy que tu m'as acheté ? dit-elle, les mains ancrées à ses hanches.

— C'est moi qui t'ai acheté ça ? soufflé-je, soudain presque intimidé.

Je comprends pourquoi elle a refusé que je la suive pendant ses essayages en magasin. Cette tenue est beaucoup trop provocante et je n'aurais pas eu la force de la laisser sortir de la cabine. Pas comme la dernière fois avec sa petite robe noire.

J'ôte très vite mon sweat et me jette sur le lit. Les étincelles dans ses yeux sont en train de me ravager le cerveau et mon corps bouillonne. J'aimais la femme fragile et complexée que j'ai rencontrée il y a moins de deux mois, mais celle qui se dévoile un peu plus chaque jour me fait carrément perdre la tête.

Je suis du regard ses doigts qui passent sous la ceinture de mon jean. Éliisa est de plus en plus habile. Elle le déboutonne très vite et s'applique à le faire glisser le long de mes jambes.

— Cette tenue te plaît ? ronronne-t-elle alors que son index joue avec l'élastique de mon boxer. Tu ne m'as pas répondu.

Ma queue m'envoie un signal d'alerte « combustion spontanée imminente », mais je ne bouge pas et apprécie, seconde après seconde, ses gestes si délicieux.

*Putain, je sens que la soirée va être explosive !*

— Plus encore ! grogné-je, en tirant sur la racine de ses cheveux pour qu'elle m'offre son cou. J'avais faim de toi depuis notre départ, mais tu m'excites tellement que, maintenant, je suis sûr de te dévorer.

Je goûte à sa peau fruitée et lui agrippe les hanches, incapable de résister à mon envie de la toucher. Quelques millimètres séparent toujours nos deux corps. Nous nous frôlons, nos souffles s'emmêlent. Elle glousse, et sans plus attendre, elle tire mon boxer vers le bas et empoigne ma queue avec fermeté. Je hoquette de plaisir et enfonce mes doigts dans sa chair.

*C'est bon ça !*

Mes cours intensifs d'éducation sexuelle de ces derniers jours lui ont donné un aplomb incroyable et j'en veux encore. J'appuie mon front contre le sien et la maintiens à une distance suffisante pour qu'elle n'interrompe pas ses caresses enivrantes.

— J'adore ce genre de surprises ! Continue...

— Alors, je mérite une récompense, murmure-t-elle en mordillant ses lèvres. Qu'est-ce que tu attends pour me dévorer ?

Pas besoin de me faire prier ! Je fonce sur les rubans de ses sous-vêtements et les dénoue en vitesse. Puis, je fais glisser ses bretelles sur ses épaules jusqu'à libérer ses seins. J'en roule le

bout entre le pouce et l'index et elle commence à couiner, puis elle me lâche et bascule la tête en arrière.

— Fais-moi du bien, Thomas.

Tremblante de désir, elle guide ma main jusqu'à la lisière de son string. Je le fais glisser jusqu'à ses chevilles et, impatiente, elle m'entraîne avec elle sur le matelas.

— Tu peux faire ce que tu veux de moi. Nous sommes tous les deux. Juste tous les deux.

Je me mets à frissonner.

Bordel ! Ma « novice-presque-vierge » d'il y a deux mois est devenue une véritable effrontée du sexe. Elle veut tout tester de la luxure et je sais très bien ce qu'elle attend. Cette petite mort que je lui ai promise.

— Je peux t'emmener au bord du précipice, lui assuré-je agenouillé entre ses cuisses. Comme chez tes parents. Mais tu n'y tomberas pas. Pas tant que...

Elle plaque sa paume sur ma bouche, puis ferme les yeux.

— Je ne suis pas encore prête pour ça, me coupe-t-elle d'une petite voix soudain chargée de regrets.

Pas besoin d'en dire plus, nous nous sommes compris. Il reste une partie de son anatomie qu'elle refuse même à mes doigts et ça me rend fou qu'elle puisse être à la fois aussi libérée et complètement bloquée à toute tentative d'approche.

*Putain ! Ce serait le pied total si tout m'était permis ! Si je pouvais effacer les dernières traces de ce Grégoire de merde et lui faire découvrir la quintessence de l'orgasme.*

— C'est pour ça que c'est mon fantasme, ma chérie. Un jour...

Du bout des lèvres, je couvre son corps de baisers et descends jusqu'à sa petite chatte, déterminé à l'enflammer pour lui faire oublier cette connerie.

— Un jour l'élève dépassera le maître, souffle-t-elle avant d'écarter un peu les cuisses.

Elle ose me défier alors qu'elle est sous mon contrôle ? Je pourrais me redresser et m'enfoncer en elle d'un simple coup de reins. Mais je veux faire monter la pression... encore.

— Tu crois ça ? dis-je avant de me mettre à laper son clitoris de petits coups de langue.

Elle pousse un cri étouffé, puis bloque sa respiration et m'adresse un regard provocateur quand j'immobilise ses hanches, l'empêchant de se cambrer.

— J'en suis certaine et ce jour-là, plus rien ne pourra m'arrêter !

— Coquine ! Je n'attends que ça.

Qui aurait cru que la jeune femme froide que j'ai rencontrée il y a quelques semaines allait devenir un véritable brasier ardent et transformer l'homme arrogant sans scrupules et maniaque du contrôle sexuel que j'étais en un amoureux fou prêt à toutes les concessions ?

Mes dents entrent en contact avec son bouton nerveux et elle se retient de gémir pour avoir le dernier mot :

— Tu veux que je mette en pratique mes connaissances de la semaine ?

Je redresse la tête, un sourcil arqué rempli de curiosité.

— J'ai commencé à feuilleter le bouquin que Justine m'a offert et je compte très vite mettre en pratique toutes ces

théories, termine-t-elle en s'appuyant sur ses coudes. J'aimerais bien savoir ma note.

Je lui souris, moqueur. Je suis tombé amoureux de la plus surprenante des effrontées qui arbore un air satisfait en évoquant le Kamasutra que je n'ai moi-même jamais lu.

— Si l'on considère qu'il y a six niveaux de compétences comme en langue étrangère, disons que tu as atteint le niveau B2, ce qui est déjà pas mal.

— Traduction ! grimace-t-elle alors que je rampe jusqu'à son visage.

— « Je peux communiquer avec un degré de spontanéité et d'aisance ». Mais pour le moment, je ne pense qu'à pénétrer dans ce petit corps bouillant. Et...

— ... et trempé. Justement, laisse-moi faire.

Sa voix fébrile est saccadée par un frisson de plaisir. Elle me pousse sur le côté et grimpe sur mes cuisses. Ses doigts fins s'emparent de ma queue. Je me concentre sur ses lèvres qu'elle mordille pour ne pas approcher trop près du précipice. Jouir dans ses mains serait l'horreur. Je veux qu'elle me conduise aux portes de l'extase, mais en étant totalement connecté avec elle.

— Tu m'as bien dit que « je devrais avoir pitié de ta petite bête sans défense ? » enchaîne-t-elle alors qu'elle imprime des mouvements plus appuyés le long de mon érection.

— Putain ! Arrête ça tout de suite si tu ne veux pas avoir les mains poisseuses dans deux secondes.

— Ça n'arrivera pas, assure-t-elle juste avant de cesser ses caresses.

Tout en se redressant, elle accroche son regard pétillant au mien, et ni une ni deux, elle s'empale d'un coup sec, dans un

long râle de soulagement. La douleur vive qui accompagne son mouvement m'arrache un grognement sourd. Je m'arque contre elle et ferme les yeux pour apprécier. C'est tellement bon, tellement intense de ne faire qu'un avec elle !

La respiration sifflante, je maintiens ses hanches sans la diriger. Elle se balance, se soulève, redescend à une cadence de plus en plus soutenue, en synchronisation totale avec mon bassin qui vient à sa rencontre. C'est simple, sans prétention, mais putain, c'est le pied !

— Bon sang, Thomas ! Je ne peux plus me passer de *ça avec toi*.

Alors que je glisse deux doigts entre nous, elle empoigne ma main.

— Non ! Je veux faire durer ce moment encore un peu !

Je serre les dents et l'attire contre moi.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime, murmuré-je à son oreille.

Je sais très bien que mes mots la conduiront directement aux portes du plaisir suprême. Je triche un peu, mais je ne suis pas certain de pouvoir tenir plus longtemps.

Aussitôt, ses muscles se contractent autour de ma queue et je deviens hors de contrôle. Je referme mes bras dans son dos et l'emprisonne pour m'enfoncer encore plus en elle. Avec brutalité. Comme j'aime. Comme elle aime. L'entendre crier quand je la possède me rend cinglé. Nous nous envolons ensemble sur une autre planète. Loin de son passé douloureux avec Grégoire. Loin de mon futur angoissant avec mon père. Juste nous deux, hors du temps, en connexion parfaite. Comme toujours.

— C'est horrible, grimace-t-elle, la tête nichée dans mon cou. Je ne peux plus me passer de toi.

Elle est encore frissonnante, alors qu'il y a plusieurs minutes que je ne suis plus en elle. Je souris et caresse ses cheveux humides de sueur tandis que, du bout des doigts, elle redessine les contours de mon tatouage.

Moi non plus, je n'envisage pas l'avenir autrement qu'avec elle. Pourtant, même si je ne le lui dis pas, mes futures responsabilités qui approchent me stressent. Bien sûr, mon ambition professionnelle n'a pas failli. Bien sûr, j'ai toujours l'intention de prouver à mon père qu'il s'est trompé sur mon compte. Mais l'amour est un paramètre que je n'avais pas pris en considération et il complique gravement mes projets.

— Te passer de moi ou de *ça* ? la taquiné-je en chatouillant sa petite chatte.

— De *ça* avec *toi*. Je te l'ai déjà dit.

J'explose de rire.

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Toi. Tu es déroutante.

— Pourquoi ?

Elle insiste tout en suivant des yeux ma main qui glisse le long de sa cuisse.

— Tu es tellement différente de la jeune femme que j'ai bousculée au fast-food.

— En mieux ou en pire ?

Je soulève son menton et plonge dans ses prunelles azur.

— Ni l'un ni l'autre. Je t'aime toi. Telle que tu es. Si au fond de toi, tu es la jeune femme dominante de ce soir, ça me convient. Si tu es la timide qui est entrée dans l'hôtel tout à

l'heure, ça me va aussi. Je ne veux juste pas que tu sois une autre en espérant me faire plaisir.

— J'ai eu pitié de cette *petite bête sans défense*. J'ai pensé qu'une tenue un peu affriolante pouvait donner du piment.

Elle grimace une moue étrange qui me donne encore envie de rire, mais je me force à prendre un air sérieux.

— Éli... Tu m'as menti.

— Quand ça ?

— Quand tu m'as dit avoir feuilleté le Kamasutra ? Ou alors tu n'as lu que deux ou trois pages.

— Gna gna gna gna...

Elle me pousse gentiment et fait semblant de bouder.

Avec ses joues rosies et ses yeux qui scintillent, je la trouve craquante. Comme quand elle fronce les sourcils pour paraître fâchée, ou lorsqu'elle bougonne toute seule dans son coin et râle après ce fidèle Sam qui se frotte à ses jambes. Bref, je fonds à toutes ses mimiques, à ses sautes d'humeur et même à tous ses défauts et je me demande encore comment j'ai pu ignorer tant de jours que j'étais tombé amoureux d'elle.

Je saute à genou et grimpe sur ses hanches.

— Mademoiselle Ronchon a disparu au profit de Mademoiselle Mauvaise Foi ?

— Pas du tout !

— De Mademoiselle Baratineuse ? Présomptueuse ?

Je laisse courir mes doigts le long de ses côtes et elle ne me lâche pas des yeux.

*J'ai encore tellement de trucs à te faire découvrir, ma chérie.*

Aussi trépidante que soit sa vie intime depuis plusieurs semaines, elle n'en est pour autant qu'à ses débuts, et bien

qu'elle soit surdouée dans ce domaine, elle ne mesure pas l'étendue de ce qui lui reste à apprendre.

D'ailleurs...

— Éli... As-tu des fantasmes sexuels ?

— Euh non... pourquoi ? C'est la deuxième fois de la soirée que tu abordes le sujet.

Plutôt que de reparler du mien, je me mords les lèvres et me mets à jouer avec son nombril. Inutile de gâcher une soirée qui commence si bien.

— Je m'intéresse à ce que tu penses, à ce que tu désires.

— Je vais étudier la question, rétorque-t-elle avec sérieux.

— Tu as toute la durée de notre dîner pour reprendre des forces et réfléchir, proposé-je dans un clin d'œil. Ensuite, je tiendrai compte des informations que tu me fourniras pour le second round.

Je me décide à me hisser hors du lit et je renfile mon boxer.

— Le temps du repas ? bougonne-t-elle alors qu'elle rampe jusqu'au bord du matelas. C'est trop long ! On ne peut pas jeûner ce soir ?

Je fais claquer ma langue contre mon palais, puis d'un geste du menton, lui indique la salle de bain.

— Derrière cette porte, il y a une magnifique baignoire qui me donne des idées. Mais nous verrons ça après manger, si tu me parles de tes fantasmes.

— Hum... je peux en inventer un pour aller plus vite.

Je me remets à rire à sa franchise si désopilante. Où est le temps où elle semblait timide et glaciale ?

— Tu n'es jamais rassasiée ?

— Jamais !